Marges

Revue d'art contemporain

27 | 2018

Ce que fait le concept à l'œuvre

Boris Gobille, Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires

Paris, CNRS Éditions, 2018, 400 p.

Nicolas Heimendinger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/marges/1701>

DOI : 10.4000/marges.1701

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2018

Pagination : 206-207

ISBN : 9782842928339

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Nicolas Heimendinger, « Boris Gobille, Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires », *Marges* [En ligne], 27 | 2018, mis en ligne le 25 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1701> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1701>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

© Presses universitaires de Vincennes

Boris Gobille, Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires

Paris, CNRS Éditions, 2018, 400 p.

Nicolas Heimendinger

RÉFÉRENCE

Boris Gobille, Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires, Paris, CNRS Éditions, 2018, 400 p.

- 1 À l'occasion du cinquantenaire de Mai 68, Boris Gobille consacre un ouvrage au rôle qu'y ont joué les avant-gardes littéraires, en s'appuyant sur une thèse soutenue en 2003. Ni collection de trajectoires individuelles d'écrivains sur le fond des « événements », ni simple pièce détachée d'une histoire générale des intellectuels dans « les années 68 », le livre cherche à dégager les effets spécifiques que fait subir Mai 68 au monde littéraire compris comme champ social : il s'agit d'étudier « la rencontre entre une *crise* et un *champ* » (p. 9). Cette démarche a ainsi l'intérêt d'associer deux appareillages théoriques bien différents : la sociologie des champs de Bourdieu – à laquelle il est parfois reproché une certaine difficulté à appréhender le changement historique – et la sociologie des crises politiques de Michel Dobry, que Gobille a déjà invoquée dans d'autres textes sur Mai 68.
- 2 L'ouvrage se divise en cinq parties très informées et précises. À partir des premiers soutiens intellectuels et littéraires apportés au mouvement étudiant début mai – soutiens qui prennent encore la forme assez convenue de pétitions et communiqués collectifs –, la première partie revient rapidement sur l'histoire du champ des avant-gardes littéraires depuis l'après-guerre et sur la manière dont il se trouve affecté par les premiers signes d'une contestation dont on n'imagine pas encore l'importance. D'un côté, les avant-gardes consacrées que sont le surréalisme et l'existentialisme sartrien se

trouvent comme rajeunies par les mobilisations étudiantes, dont certains mots d'ordre semblent rappeler leurs propres principes. De l'autre, certaines figures se voient au contraire fragilisées, du fait surtout de leur proximité avec un PCF à l'autorité contestée, qu'il s'agisse d'Aragon, du Comité National des Écrivains ou de la revue *Tel Quel*. La deuxième partie approfondit ces logiques croisées de destitution et de (re)légitimation symboliques que suscite la crise politique et analyse dans ce cadre la formation de deux importants collectifs : d'une part, le Comité d'Action Étudiants-Écrivains (CAEE) où dominant, malgré le rigoureux anonymat des textes, les personnalités de Duras et de Blanchot ; d'autre part, l'Union des Écrivains (UE), fondée notamment par Faye, Sarraute et Butor, suite à l'occupation à partir du 21 mai de l'Hôtel Massa, siège de la vénérable Société des Gens de Lettres. Si par certains côtés la crise de Mai conduit à des alliances inattendues entre des personnes et des groupes que rien ne rapprochait jusque-là, elle ne suspend pas pour autant les logiques de rivalité et de distinction caractéristiques du champ des avant-gardes, comme l'illustre l'irruption de *Tel Quel* à l'Hôtel Massa pour défendre face au CAEE et à l'UE son hégémonie conquise depuis le milieu des années 1960 sur l'avant-garde littéraire et théorique parisienne. La troisième partie revient tour à tour sur les cas du CAEE, de l'UE et de *Tel Quel*, chacun de ces groupes apparaissant comme une manière possible de nouer enjeux littéraires, théoriques et politiques ; de la position anti-institutionnelle radicale du CAEE, tendant vers le mysticisme révolutionnaire, à l'orientation plus corporatiste et revendicative de l'UE, en passant bien sûr par l'improbable combinaison de « textualisme » et d'orthodoxie marxiste-léniniste de *Tel Quel*.

- 3 Les deux dernières parties enfin abordent les conséquences à plus long terme de Mai 68 sur le champ littéraire français. La quatrième partie tout d'abord s'intéresse aux raisons des dissolutions du groupe surréaliste et du CAEE peu de temps après 68 : le premier voit son organisation de groupe (déjà fragilisée par la mort de Breton en 1966) paradoxalement débordée par la réalisation de son aspiration à une libération généralisée de la créativité ; le second est incapable de s'adapter au retour de l'ordre routinier après le moment de crise, une telle adaptation réclamant une institutionnalisation contraire à ses principes. Quant à la cinquième partie, elle revient sur deux résultats plus « positifs » de Mai 68, quoique bien différents. D'une part, la création par Faye de la revue *Change* inaugure une rivalité virulente avec *Tel Quel* et conduit à reconfigurer le champ des avant-gardes littéraires, avec pour enjeu notamment le « capital révolutionnaire » (p. 368) acquis au cours du mois de mai. D'autre part, un syndicalisme des auteurs, assez original, s'élabore dans le sillage des travaux de l'UE, menant à d'importants acquis dans les années 1970, mais au prix d'une certaine dépolitisation et normalisation de l'organisation, au fil des compromis noués avec les divers acteurs politiques et associatifs.
- 4 L'un des intérêts de l'ouvrage réside donc dans sa fine analyse du réagencement des positions avant-gardistes provoqué par l'événement, avec ses effets de chassés-croisés inattendus. Plus généralement, Gobille identifie une contradiction de fond qui travaille tout le champ littéraire. Parce que Mai 68 est le moment d'une grande « prise de parole » (selon Michel de Certeau), il semble conforter un principe fondamental des avant-gardes littéraires, à savoir leur croyance dans la puissance transformatrice du langage. Plus encore, l'événement rend soudainement palpable la foi avant-gardiste en une solidarité entre révolution dans l'ordre du discours et de l'ordre politique. Cette prise de parole collective et anonyme est indissociable d'une contestation radicale des autorités constituées et des capitaux symboliques accumulés, ce qui sape les logiques de

distinction avant-gardistes et leurs prétentions oraculaires (p. 22). Cette contradiction a sans doute contribué à « l'épuisement du geste avant-gardiste » (p. 370), bien qu'elle ne puisse être tenue pour son seul facteur d'explication – la conclusion évoquant de manière plus générale « le glissement du *nomos* du champ de l'invention à un plus grand conservatisme formel » et politique depuis la fin des « années critiques » (p. 371-372).